

Atelier Fol'Fer éditions

Collection « Go West »

Journal peau-rouge

Jean Raspail

Faits & Documents, n° 318, du 1^{er} au 15 juillet 2011

KIOSQUE

Réédition du très décapant *Journal peau-rouge* de Jean Raspail.

Minute, n° 2520 du mercredi 13 juillet 2011

Sous ces couvertures

Qui se souvient des peuples ?

Quelle idée géniale ! Alain Sanders et les éditions Folfer ont réédité le *journal* peau-rouge de Jean Raspail, paru pour la première fois en 1974 et que seuls les initiés (comme Sanders dans son tipi) relisaient sous le manteau... On aurait certes aimé une mise à jour. Mais ce « *libre* reportage » de Raspail, qui avait déjà publié son best-seller *Le Camp des saints*, n'a, en soi, pas pris une ride. Je dirai même que le feu de l'actualité lui donne une portée nouvelle. Les migrations ethniques de ces dernières décennies, en Europe comme aux Etats unis, actualisent la longue méditation de l'auteur, découvrant les Indiens tribu après tribu, et se demandant, à chaque rencontre : comment peut-on être peau-rouge aux Etats unis d'Amérique ? Raspail décrit les ratages et parfois les succès du melting pot.

Ce n'est pas impunément pour la liberté et l'identité des personnes que l'on s'en prend aux peuples nous explique-t-il. Ce n'est pas impunément pour l'avenir qu'on les disperse, qu'on veut les dissoudre et que l'on tente de les exterminer. La Révolution française, par Gracchus Baboeuf interposé, avait inventé le mot « *populicide* ». Les Etats unis mirent en pratique cette découverte sur leur propre territoire. Au moins tentèrent-ils de le faire.

Que reste-t-il aujourd'hui de l'aventure indienne ? En 1974, Raspail répond : des réserves au sein desquelles les conflits sont permanents et le racisme à fleur de peau.

Des poches de subversions, qui sont « *autant d'abcès sur le grand corps de L'Amérique* », les Indiens jouant à être « les Palestiniens de l'intérieur ». Parmi toutes les situations différentes qu'il décrit, notre auteur, pas Patagon pour rien, donne indiscutablement sa sympathie à ceux qu'il appelle « *les tribus du silence* ». Parmi elles, les Mohicans, qui, malgré la prophétie de James Fenimore Cooper, existent toujours, ou les Crews, dont il vante la « sagesse » historique. Ne pas chercher à faire payer l'histoire aux vainqueurs – comme font, en Floride, 800 Séminoles de la richissime société anonyme Séminoles and Co ; ne pas essayer de toucher n'importe quels dividendes indexés à la couleur de la peau ; mais protéger son âme, y rentrer comme dans un tipi, continuer à vénérer le Grand Manitou et danser encore, danser toujours pour accompagner le chant du monde... Quelle plus belle et plus poignante philosophie du malheur historique ?

Joël Prieur

**Jean Raspail : "Journal peau-rouge"
Les libres voyages d'un homme libre**

C'est sans doute – avec la réédition du *Camp des Saints*, bien sûr – l'événement de l'année 2011 que cette réédition du *Journal peau rouge* de Jean Raspail initialement paru en 1975.

Pourquoi cette réédition de ces « libres voyages » (le mot est de Raspail) dans les réserves indiennes des Etats-Unis d'Amérique ? D'abord parce que c'est un grand livre et que rien de ce qu'écrivait Raspail ne saurait laisser indifférent. Ensuite parce que c'est une formidable réponse aux imbéciles médiatiques (pardon pour la redondance) qui ont souvent tendance à caricaturer — et donc à réduire — l'œuvre raspailienne.

Raspail est un grand écrivain. Ce fut aussi un grand explorateur qui, avec une évidente empathie, se sera intéressé toute sa vie aux minorités menacées, aux peuples disparus, aux Hommes dont personne ne se souvient (*Qui se souvient des Hommes ?* – et ce n'est pas un hasard – est le titre d'un de ses grands livres).

Dans les années soixante-dix, à une époque où l'indianisme triomphant (qui nous valut quelques indienneseries...) était omniprésent, Raspail a pris son bâton de pèlerin pour aller, sans idées préconçues, sans préjugés, sans se couvrir la tête de cendres, à la rencontre d'Amérindiens dont les noms sont passés à la postérité : Comanches, Creeks, Sioux, Cheyennes, Hurons, Séminoles, etc. Mais d'autres aussi qui sont moins familiers aux Européens et qui furent souvent – et plus qu'à leur tour – les premières victimes des tribus dominantes : Pend d'Oreille, Nez Percés, Saturiwas, Yohuts, Inagas, Onondagas, etc.

Contrairement à une idée répandue, il n'y eut jamais de « nation indienne », mais une myriade de tribus aux mille « parlures » différentes. Liées parfois par des semblants de traités mais, le plus souvent, se faisant des guerres sanglantes.

Raspail n'a pas débarqué chez eux comme un anthropologue arrogant de son érudition et lourd de ses certitudes. Il est venu comme un homme libre curieux de comprendre la vie et l'histoire d'hommes à qui le destin – mais c'est là toute l'histoire du monde – avait finalement réservé plus de coups que de caresses. Un ou deux ans auparavant, le grand écrivain sioux, Vine Deloria, avait écrit : « N'attendez rien des Indiens, vous ne serez jamais déçus. » Mais Raspail a compris qu'en n'attendant rien des Indiens, on pouvait avoir la bonne surprise d'en recevoir beaucoup.

Il a été séduit ? Oui. Mais sans être dupe jamais. Les Peaux-Rouges sont un mythe. Les Peaux-Rouges existent. Et ils sont, pour la plupart, devenus des Américains à part entière. Pour être allé, tout récemment, sur les traces de Raspail et à la rencontre de ces Indiens, je puis témoigner que son enquête n'a pas pris une ride.

Alain Sanders

Journal peau-rouge

En 1974, Jean Raspail avait décidé de se lancer dans de « *libres voyages dans les réserves indiennes des États-Unis d'Amérique* ». Des plus notoires (Sioux, Cheyennes, Comanches, etc.) à d'autres à l'écart. Qui connaît les Occanechis, les Montauks, les Santa Rosa ? Toutes faciles à identifier par un index des tribus et la carte de leurs territoires. D'où ce livre publié en 1975 et heureusement réédité. Que cherchait Jean Raspail, qui a tant écrit sur « *les minorités perdues, les peuples oubliés, voire disparus* » ? À savoir au-delà des mythes et des caricatures ce qui reste de la mémoire indienne et de ses multiples et complexes identités. S'il n'est pas dupe d'une certaine « *industrie peau-rouge* » trop *touristique*, il est aussi

critique à l'égard des réserves qui usent et abusent des aides gouvernementales pour fainéanter.

Quel est le fonds indien? Pour lui, les Navajos sont l'exemple d'une « *race pure* » (*sic*), alors qu'ailleurs il y a métissage, négrofication, intégration, et melting-pot. Parfois un remarquable mélange de tradition et de modernité (par exemple les Crows, cités en modèle). S'il lui arrive de rappeler les guerres indiennes ou le massacre des bisons, a réagit quand, dans certaines réserves, il affronte une hostilité aux Blancs, qui lui fait écrire: « *Je suis toujours solidaire des Blancs.* »

Écrit d'une plume envoûtante, son reportage-enquête abonde en choses vues, entendues, senties, le talent de Raspail en plus. Le « mythe indien » est à écarter, dit-il, mais il existe en profondeur, parfois même chez les « intégrés », une conscience indienne qu'il comprend et approuve, en concluant « *On est toujours le Peau-Rouge de quelqu'un.* »

Jean Paul Angelelli

Le Figaro littéraire du jeudi 8 septembre 2011

Sur la piste des âmes

JEAN RASPAIL. Réédition de son journal écrit après son voyage à la rencontre des Indiens d'Amérique.

Jean Raspail ne fait rien comme tout le monde. La plupart d'entre nous ont rêvé des Indiens, lui est allé à leur rencontre. C'était en 1974, époque où Marlon Brando prêtait son charisme à la cause de ces petits peuples qui ne se sont jamais remis d'avoir été dépossédés, non seulement de leurs terres, mais de leur imaginaire. Sioux du Nord, Apaches et Hopis de l'Ouest, Cherokees et Choctaws du Sud-Est, Mohicans de l'Est, tant d'autres, Raspail est allé leur parler, sans complaisance d'ailleurs, car le dialogue avec eux n'est pas de tout repos.

Souvent ravagés par l'alcool et l'assistanat, vivant, pour beaucoup, comme des Américains de base, les Indiens n'aiment pas vraiment les Blancs et il n'est pas facile de gagner leur confiance. Ils détestent par-dessus tout ceux qui viennent écrire des livres sur eux, puis vont ensuite alourdir le fardeau d'un Occident rongé de remords. « *Il est plus facile de combattre les cavaliers yankees que l'armée des ethnologues. Un guerrier tué au combat peut toujours gagner les heureux terrains de chasse, mais où se rendra un Indien étendu pour le compte d'un anthropologue. À la bibliothèque ?* », se demande le Sioux Vine Deloria.

Ceux de ses rêves d'enfant

Malgré ses déboires, Raspail qui, dans sa jeunesse, est descendu en pirogue jusqu'en Louisiane, s'est obstiné à retrouver les Indiens d'autrefois : ceux de ses rêves d'enfant. Après avoir sillonné les États-Unis, il les a rencontrés chez les Crows, immenses gaillards qui vivent dans le Montana et organisent, chaque année au moins d'août, la plus grande fête indienne des États Unis, avec tepees, danses traditionnelles et guerriers tout de plumes vêtus. Savoureux et cocasse, le récit de Jean Raspail est un vibrant plaidoyer pour le droit des peuples à ne pas se ressembler les uns les autres.

Paul-François Paoli

Site *Europe Maxima*, <http://www.europemaxima.com/?p=2147>

Un Wisigoth chez les Peaux-Rouges

En 1975, deux ans après *Le Camp des Saints* et un an après *La Hache des Steppes*, les Éditions Robert Laffont publiaient *Journal peau-rouge*. Auteur, à l'époque de treize

ouvrages, dont plusieurs dédiés à la recherche des « peuples perdus ou oubliés » (les Huns, les Incas...), Jean Raspail, dont les ancêtres étaient wisigoths, décrit sa rencontre avec les Indiens des États-Unis d'Amérique – on ne disait pas encore *Amérindiens* – en 1974. Depuis longtemps épuisé, *Journal peau-rouge* est enfin réédité par les bons soins d'une petite maison d'édition d'Eure-et-Loir, Atelier Fol'fer. D'une belle fracture, l'ouvrage présente une magnifique couverture photographique. On ne peut que se féliciter de cette réédition.

Journal peau-rouge est le compte-rendu quasi-quotidien d'un écrivain français désireux de connaître la situation exacte des Indiens aux États-Unis au moment où ce pays traverse une terrible crise existentielle marquée par le Watergate, la défaite au Vietnam, la contestation post-*Sixties* et le déclin économique. Raspail arrive à New-York le 2 mai 1974 et voyage d'Est en Ouest jusqu'en août. Il visitera une trentaine de tribus. Cette année-là, le mouvement politique indien est en pleine effervescence. Les militants radicaux de l'*American Indian Movement* (A.I.M.) ont occupé en 1969 l'île – prison désaffectée d'Alcatraz, puis en 1973, ils ont résisté militairement au F.B.I. à Wounded Knee. Dans trois ans, Leonard Peltier, l'une de ses figures majeures, tombera dans un traquenard qui le fera devenir le plus vieux prisonnier politique du monde. Les militants indiens calquent leurs actions sur celles des militants du *Black Power* des années 1960. Raspail pense que « l'Amérique est malade de ses minorités et nous n'en sommes qu'aux premiers symptômes (p. 129) ».

Néanmoins, quand Jean Raspail rencontre un maigre groupe de l'A.I.M., il a plus l'impression d'être en compagnie de garnements partant à la guerre des boutons que d'un maquis terroriste embryonnaire. N'empêche, il sait qu'ailleurs existent de vrais radicaux qui « sont des Palestiniens en puissance (p. 65) ».

Ses « libres voyages dans les réserves amérindiennes » ne sont pas une partie de plaisir. Très souvent, Raspail est mal reçu et se fait éconduire. Parfois, il est le bienvenu, notamment chez les Navajos et les Crows. Cette différence de traitement, d'une tribu à l'autre, ne doit pas surprendre : la réserve indienne bénéficie d'une autonomie interne relative et dispose de sa propre police tribale, de son propre conseil tribal, de son propre président ou gouverneur élu. Les Indiens sont en outre citoyens étatsuniens.

Malgré cette large autonomie, les réserves périclitent et s'enfoncent dans un marasme total. L'eau de feu, puis bientôt la drogue, y font des ravages considérables. La description de la réserve de Santa Rosa en Californie, atteinte d'un alcoolisme endémique, est effrayante. En plus des méfaits de l'alcool, l'autre mal qui gangrène les populations amérindiennes est l'*assistanat*. « Avec le *welfare*, ils ont cessé de travailler. Ils ont cessé de s'intéresser à eux-mêmes, à leur collectivité. Ils n'ont plus fait que boire. Ils sont devenus méchants, jaloux, hargneux (p. 220). » L'effondrement de Santa Rosa ne s'explique-t-il pas aussi par l'absence d'une véritable unité tribale puisque ce n'est qu'un agrégat de « poussières de tribus (p. 221) » ? Peut-être. Surtout si on compare cette situation désespérante à celle des Crows chez qui règnent « beauté, gaieté, bonheur, franchise, confiance (p. 249) » et chez les Navajos qui l'impressionnent fortement. Plutôt que de végéter dans un éternel présent, triste et crasseux, et las d'attendre des aides fédérales émoussées, les Navajos (et d'autres tribus) ont mis à leur profit la présence de richesses souterraines. En effet, les terrains stériles du XIXe siècle se révèlent riches en gisements de pétrole, d'uranium, de charbon. Leur exploitation transforme les Indiens en nouveaux nababs quand ils le veulent. Ainsi, grâce à la manne pétrolière, les Osages, une tribu franco-indienne, réhabilitent en 1925 l'enseignement de la langue française. L'un d'eux reprochera même à Jean Raspail la vente de la Louisiane par Napoléon aux États-Unis !

Mais ce sont les Navajos qui vont le plus loin au point que l'auteur écrit à leur sujet : « une nation, un territoire, des frontières, un gouvernement, tout cela porte un nom : la

patrie. La patrie navajo est une création involontaire des États-unis (p. 201) ». Verra-t-on le *Najavoland* comme 51e État fédéré des États-Unis ? À l'époque, le responsable de la tribu l'envisageait sérieusement...

Au cours de son périple, Jean Raspail se rend compte que « les Indiens *sont* assimilés (p. 58) », que leur mode de vie est celui de leurs compatriotes étatsuniens non-indiens. Bien souvent, pour survivre, les tribus parient sur un tourisme folklorique réducteur et marchand. Or certaines tribus, jadis rebelles, accompagnent cette tendance ludique afin de maintenir leur cohésion spirituelle. Cette attitude ne concerne qu'une minorité. Les autres, la majorité, croupissent dans l'alcoolisme. Non sans une certaine malice, l'auteur de *Secouons le cocotier* remarque que « la mentalité d'assistés des Indiens américains, merveilleux tireurs de sonnettes politiques et de cordons de budget, l'enracinement de ce qui devient chez eux un parasitisme déclaré, l'acquit des droits et le refus des devoirs, leur irréalisme érigé à l'état de système commode qui leur permet de recevoir sans participer, de crier à la mort culturelle tout en courant d'autant plus volontiers à la soupe – on pourrait établir beaucoup de comparaisons entre les Peaux-Rouges et nos jeunes gens (p. 25) ». Cet abrutissement résulte de décennies de relégations et Jean Raspail n'a pas tort de rappeler au lecteur les déportations successives, l'extermination concertée du bison par les Visages Pâles et le génocide perpétré. On l'applaudit même quand il signale « la bêtise crasse et l'impéritie des militaires américains (p. 103) ». Il révèle que le fameux 7e Régiment de cavalerie est « en réalité, un ramassis d'assassins (p. 171) » et dépeint justement cette ganache de Custer « général de cavalerie, traîneur de sabre, culotte de peau, cervelle de cheval, l'officier le plus crassement stupide, le plus bêtement vaniteux, le plus petitement méchant, le plus prétentieusement incapable d'un état-major déjà composé exclusivement d'imbéciles, dans cette armée la plus bête du monde qu'était l'armée des États-Unis d'Amérique pendant la seconde moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire, hélas, la période des guerres indiennes (p. 170) ». Jugement brutal, mais correct toujours valable de nos jours. La Guerre de Sécession a montré la grande bêtise des généraux nordistes (rien à voir avec le général sudiste Robert E. Lee). Les plus notoires étaient un alcoolique notoire et buté, partisan de la reddition inconditionnelle du Sud, Ulysses S. Grant, et un adepte de la « Guerre totale », destructeur d'Atlanta, William T. Sherman. Au XXe siècle, les seules brillantes exceptions à cette crétinerie institutionnalisée seront parmi les officiers généraux Douglas MacArthur et George S. Patton...

Avec l'assimilation, les Indiens pâtissent aussi du métissage. « Combien le métissage a tué le Peau-Rouge plus sûrement que les cavaliers du 7e de cavalerie (p. 198). » Jean Raspail observe que maints Indiens ont des ancêtres blancs et/ou noirs. Dans certaines tribus, « il faut les voir, à chaque naissance, guetter le moindre signe d'hérédité indienne chez le nouveau venu dans son berceau. Désespérément, chacun se veut Indien, tout en refusant l'indianité au voisin tout aussi négroïde (p. 41) ». Désireux de préserver leur ethnicité, les Amérindiens appliquent alors une *politique du sang* : ils ne veulent pas dépasser « un taux de métissage au-delà du seizième de sang indien (p. 111) ». Aux modalités variables suivant les tribus, cette règle est en tout cas impérative si un Indien veut recevoir un jour en héritage une part de la terre qui est propriété collective de la tribu ! « La notion de territoire, insiste Raspail, est primordiale aux yeux de l'Indien. Il sait qu'il ne peut plonger ailleurs ses racines, tout assimilé qu'il soit mais non solidaire du passé occidental (p. 69) ». Attention à ne pas se tromper : les Indiens n'adhèrent pas au *Blut und Boden*, ni à une quelconque *mystique du sang*. En témoigne la tribu mystérieuse des Jackson Whites. Pendant la Guerre d'Indépendance américaine, les troupes anglaises bénéficiaient du réconfort de prostituées blanches et noires. Une fois les Anglais vaincus et partis, ces dames se retrouvèrent seules et en proie à l'hostilité violente des nouveaux citoyens américains. Fuyant les maltraitances, les survivantes parvinrent à se réfugier dans les Monts Ramapo du New Jersey. Là survivaient aussi des bandes d'Indiens rebelles. S'établirent ensuite des liens amoureux, fondateur d'une nouvelle tribu qui

accueillit ensuite des mercenaires hessois en rupture de ban, des esclaves fugitifs, des brigands blancs. La région est depuis hostile à n'importe quel étranger... L'auteur ignorait qu'en 1980, l'État du New Jersey reconnaît l'indianité de cette tribu d'origine algonquienne de 5 000 personnes environ, qui préfère être appelée *Nation Lenape Ramapough*. La tribu juge que la naissance des Jackson Whites relève de la légende urbaine péjorative et grotesque. En tout cas, pour Raspail, « la race, c'est un choix. Quand on l'a fait, il anoblit (p. 168) ».

Le refus raisonné du métissage exprime une quête identitaire indéniable. Et pourtant... Jean Raspail « cherche à comprendre ce que c'est, un Indien aux États-Unis en 1974 (p. 23) ». On lui rétorque : « Indien ? Je ne sais pas. Je l'ai toujours été... (p. 23) ». Mieux, « Indien, cela ne signifie rien du tout si le mot n'est pas accolé au nom d'une tribu. Cela n'existe pas, c'est une invention de Colomb. On est Assiniboine, Crow, Hopi, Navajo, Seneca, ça oui. Encore une fois, il n'y a jamais eu de nation indienne. Hors de la tribu, point de salut (p. 70) ». Alors, les militants amérindiens auraient-ils fait fausse route ? « Le combat pour la renaissance de l'identité perdue est tout à fait moderne. Il n'est pas particulier aux Indiens. On le retrouve partout, sursaut de l'individu contre la collectivité qui le banalise et le broie (p. 71). » Le mouvement d'émancipation amérindien contribue au grand phénomène *nativiste* qui ne cesse depuis de croître. Aujourd'hui, avec l'essor des casinos dans les réserves, de nombreux Étatsuniens se découvrent des ancêtres amérindiens dans l'espoir d'intégrer les tribus les plus prospères et de bénéficier de la manne financière...

Chantre de la Libération indienne et d'un retour aux structures traditionnelles, Vine Deloria a proclamé que « les formes sociales tribales ont, elles, toujours existé mais elles ont été étouffées. En les faisant renaître, les Indiens pourront non seulement redonner une nouvelle vigueur à leurs traditions, mais aussi expérimenter de nouvelles formes de vie sociale dont les Blancs auront à s'inspirer pour aborder le monde futur. Deloria rejoint ainsi toutes les renaissances régionalistes et fractionnistes, ce n'est pas bête. La tribalisation des Blancs, la recherche de l'identité à travers le clan reconstitué et même artificiellement créé, c'est peut-être une des rares échappatoires qui nous restent pour éviter l'écrasement de chacun par la collectivité (p. 42) ». Identités et écologie convergeaient déjà dans le même combat essentiel contre l'uniformité mortifère.

Et si de ce séjour peau-rouge Jean Raspail en avait retiré une leçon, celle de la tribu, de la communauté réduite, dernier carré de la résistance ou de la survie ? Ne peut-on pas voir en filigrane des prolongements de ce périple marquant dans les réflexions, les histoires et les personnages de Jean Raspail perceptibles dans son célèbre article du *Figaro* du 17 juin 2004, « La patrie trahie par la République », dans *Septentrion, Les Hussards, Sept cavaliers...*, voire *Sire* ? Loin d'être un ouvrage en marge, *Journal peau-rouge* se situe donc au cœur de l'œuvre de Raspail, d'où son importance à être lu ou relu.

Georges Feltin-Tracol

Sur les pas de Raspail

Après les *Sept Cavaliers*, roman de Jean Raspail adapté en bande dessinée à travers trois albums, le duo se reforme pour continuer la grande et fascinante saga des Pikkendorff avec l'entrée dans *Le Royaume de Borée*. Faut-il vraiment le redire ? Oui, assurément ! Même si l'on regrette certains dessins légers, Jacques Terpent est le dessinateur qu'il fallait pour les romans de Raspail qui ont su captiver notre imagination et entrent ici dans une dimension nouvelle. Tout en exprimant son propre talent, Terpent a su garder la grande atmosphère raspailienne, qui à travers même ses relents païens parvient à nous guider vers le Christ. L'honneur, le sens du devoir et de la parole donnée, le sens des

limites et des frontières, autant de valeurs qui ressortent pour que nous puissions, à notre tour, suivre notre propre pas.

Les pas de Jean Raspail l'ont mené en 1974 dans un formidable voyage dans les tribus indiennes rescapées de la grandetuerie.11a retracé dans *son Journal peau-rouge* ce qu'il a vu et découvert alors. Un livre réédité aujourd'hui et à redécouvrir donc.

P.M.

Culture Normande, n° 50, mars 2012

Un Wisigoth chez les Peaux-Rouges

En 1975, deux ans après *Le Camp des Saints* et un an après *La Hache des Steppes*, les Éditions Robert Laffont publiaient *Journal peau-rouge*. Auteur, à l'époque de treize ouvrages, dont plusieurs dédiés à la recherche des « peuples perdus ou oubliés » (les Huns, les Incas...), Jean Raspail, dont les ancêtres étaient wisigoths, décrit sa rencontre avec les Indiens des États-Unis d'Amérique – on ne disait pas encore Amérindiens – en 1974. Depuis longtemps épuisé, *Journal peau-rouge* est enfin réédité par les bons soins d'une petite maison d'édition d'Eure-et-Loir, *Atelier Fol'fer*. D'une belle fracture, l'ouvrage présente une magnifique couverture photographique. On ne peut que se féliciter de cette réédition.

Journal peau-rouge est le compte-rendu quasi-quotidien d'un écrivain français désireux de connaître la situation exacte des Indiens aux États-Unis au moment où ce pays traverse une terrible crise existentielle marquée par le Watergate, la défaite au Vietnam, la contestation ^Post-Sixties et le déclin économique. Raspail arrive à New York le 2 mai 1974 et voyage d'Est en Ouest jusqu'en août. Il visitera une trentaine de tribus. Cette année-là, le mouvement politique indien est en pleine effervescence. Les militants radicaux de l'American Indian Movement (AIM) ont occupé en 1969 l'île-prison désaffectée d'Alcatraz, puis en 1973, ils ont résisté militairement au FBI à Wounded Knee. Dans trois ans, Leonard Peltier, l'une de ses figures majeures, tombera dans un traquenard qui le fera devenir le plus vieux prisonnier politique du monde. Les militants indiens calquent leurs actions sur celles des militants du Black Power des années 1960. Raspail pense que « l'Amérique est malade de ses minorités et nous n'en sommes qu'aux premiers symptômes » (p. 129).

Néanmoins, quand Jean Raspail rencontre un maigre groupe de l'AIM, il a plus l'impression d'être en compagnie de garnements partant à la guerre des boutons que d'un maquis terroriste embryonnaire. N'empêche, il sait qu'ailleurs existent de vrais radicaux qui « sont des Palestiniens en puissance » (p. 65).

Ses « libres voyages dans les réserves amérindiennes » ne sont pas une partie de plaisir. Très souvent, Raspail est mal reçu et se fait éconduire. Parfois, il est le bienvenu, notamment chez les Navajos et les Crows. Cette différence de traitement, d'une tribu à l'autre, ne doit pas surprendre: la réserve indienne bénéficie d'une autonomie interne relative et dispose de sa propre police tribale, de son propre conseil tribal, de son propre président ou gouverneur élu. Les Indiens sont en outre citoyens étatsuniens.

Malgré cette large autonomie, les réserves périclitent et s'enfoncent dans un marasme total. L'eau de feu, puis bientôt la drogue, y font des ravages considérables. La description de la réserve de Santa Rosa en Californie, atteinte d'un alcoolisme endémique, est effrayante. En plus des méfaits de l'alcool, l'autre mal qui gangrène les populations amérindiennes est l'assistanat. « Avec le welfare, ils ont cessé de travailler. Ils ont cessé de s'intéresser à eux-mêmes, à leur collectivité. Ils n'ont plus fait que boire. Ils sont devenus méchants, jaloux, hargneux » (p. 220). L'effondrement de Santa Rosa ne s'explique-t-il pas aussi par l'absence d'une véritable unité tribale puisque ce n'est

qu'un agrégat de « poussières de tribus ? » (p. 221). Peut-être. Surtout si on compare cette situation désespérante à celle des Crows chez qui règnent « beauté, gaieté, bonheur, franchise, confiance » (p. 249) et chez les Navajos qui l'impressionnent fortement. Plutôt que de végéter dans un éternel présent, triste et crasseux, et las d'attendre des aides fédérales émoullies, les Navajos (et d'autres tribus) ont mis à leur profit la présence de richesses souterraines. En effet, les terrains stériles du XIX^e siècle se révèlent riches en gisements de pétrole, d'uranium, de charbon. Leur exploitation transforme les Indiens en nouveaux nababs quand ils le veulent. Ainsi, grâce à la manne pétrolière, les Osages, une tribu franco-indienne, réhabilitent en 1925 l'enseignement de la langue française. L'un d'eux reprochera même à Jean Raspail la vente de la Louisiane par Napoléon aux États-Unis !

Najavoland comme 51^e État fédéré ?

Mais ce sont les Navajos qui vont le plus loin au point que l'auteur écrit à leur sujet : « Une nation, un territoire, des frontières, un gouvernement, tout cela porte un nom : la patrie. La patrie navajo est une création involontaire des États-Unis » (p. 201). Verra-t-on le Najavoland comme 51^e État fédéré des États-Unis ? À l'époque, le responsable de la tribu l'envisageait sérieusement...

Au cours de son périple, Jean Raspail se rend compte que « les Indiens sont assimilés » (p. 58), que leur mode de vie est celui de leurs compatriotes étatsuniens non-indiens. Bien souvent, pour survivre, les tribus parient sur un tourisme folklorique réducteur et marchand. Or certaines tribus, jadis rebelles, accompagnent cette tendance ludique afin de maintenir leur cohésion spirituelle. Cette attitude ne concerne qu'une minorité. Les autres, la majorité, croupissent dans l'alcoolisme. Non sans une certaine malice, l'auteur de *Secouons le cocotier* remarque que « la mentalité d'assistés des Indiens américains, merveilleux tireurs de sonnettes politiques et de cordons de budget, l'enracinement de ce qui devient chez eux un parasitisme déclaré, l'acquit des droits et le refus des devoirs, leur irréalisme érigé à l'état de système commode qui leur permet de recevoir sans participer, de crier à la mort culturelle tout en courant d'autant plus volontiers à la soupe –on pourrait établir beaucoup de comparaisons entre les Peaux-Rouges et nos jeunes gens » (p. 25). Cet abrutissement résulte de décennies de relégations et Jean Raspail n'a pas tort de rappeler au lecteur les déportations successives, l'extermination concertée du bison par les Visages Pâles et le génocide perpétré. On l'applaudit même quand il signale « la bêtise crasse et l'impéritie des militaires américains (p. 103) ». Il révèle que le fameux 7^e Régiment de cavalerie est « en réalité, un ramassis d'assassins (p. 171) » et dépeint justement cette ganache de Custer « général de cavalerie, traîneur de sabre, culotte de peau, cervelle de cheval, l'officier le plus Grassement stupide, le plus bêtement vaniteux, le plus petitement méchant, le plus prétentieusement incapable d'un état-major déjà composé exclusivement d'imbéciles, dans cette armée la plus bête du monde qu'était l'armée des États-Unis d'Amérique pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire, hélas, la période des guerres indiennes (p. 170) ». Jugement brutal, mais correct toujours valable de nos jours. La Guerre de Sécession a montré la grande bêtise des généraux nordistes (rien à voir avec le général sudiste Robert E. Lee). Les plus notoires étaient un alcoolique notoire et buté, partisan de la reddition inconditionnelle du Sud, Ulysses S. Grant, et un adepte de la « Guerre totale », destructeur d'Atlanta, William T. Sherman. Au XX^e siècle, les seules brillantes exceptions à cette crétinerie institutionnalisée seront parmi les officiers généraux Douglas MacArthur et George S. Patton...

Avec l'assimilation, les Indiens pâtissent aussi du métissage

Avec l'assimilation, les Indiens pâtissent aussi du métissage. « Combien le métissage a tué le Peau-Rouge plus sûrement que les cavaliers du 7^e de cavalerie » (p. 198). Jean Raspail observe que maints Indiens ont des ancêtres blancs et/ou noirs. Dans certaines

tribus, « il faut les voir, à chaque naissance, guetter le moindre signe d'hérédité indienne chez le nouveau venu dans son berceau. Désespérément, chacun se veut Indien, tout en refusant l'indianité au voisin tout aussi négroïde » (p. 41). Désireux de préserver leur ethnicité, les Amérindiens appliquent alors une politique du sang : ils ne veulent pas dépasser « un taux de métissage au-delà du seizième de sang indien » (p. 111). Aux modalités variables suivant les tribus, cette règle est en tout cas impérative si un Indien veut recevoir un jour en héritage une part de la terre qui est propriété collective de la tribu ! « La notion de territoire, insiste Raspail, est primordiale aux yeux de l'Indien. Il sait qu'il ne peut plonger ailleurs ses racines, tout assimilé qu'il soit mais non solidaire du passé occidental » (p. 69). Attention à ne pas se tromper: les Indiens n'adhèrent pas au Blut und Boden, ni à une quelconque mystique du sang. En témoigne la tribu mystérieuse des Jackson Whites. Pendant la Guerre d'Indépendance américaine, les troupes anglaises bénéficiaient du réconfort de prostituées blanches et noires. Une fois les Anglais vaincus et partis, ces dames se retrouvèrent seules et en proie à l'hostilité violente des nouveaux citoyens américains. Fuyant les maltraitances, les survivantes parvinrent à se réfugier dans les Monts Ramapo du New Jersey. Là survivaient aussi des bandes d'Indiens rebelles. S'établirent ensuite des liens amoureux, fondateur d'une nouvelle tribu qui accueillit ensuite des mercenaires hessois en rupture de ban, des esclaves fugitifs, des brigands blancs. La région est depuis hostile à n'importe quel étranger... L'auteur ignorait qu'en 1980, l'État du New Jersey reconnaît l'indianité de cette tribu d'origine algonquienne de 5000 personnes environ, qui préfère être appelée Nation Lenape Ramaaough. La tribu juge que la naissance des Jackson Whites relève de la légende urbaine péjorative et grotesque. En tout cas, pour Raspail, « la race, c'est un choix. Quand on l'a fait, il anoblit » (p. 168).

Le refus raisonné du métissage exprime une quête identitaire indéniable. Et pourtant... Jean Raspail « cherche à comprendre ce que c'est, un Indien aux États-Unis en 1974 » (p. 23). On lui rétorque : « Indien ? Je ne sais pas. Je l'ai toujours été... » (p. 23. Mieux, « Indien, cela ne signifie rien du tout si le mot n'est pas accolé au nom d'une tribu. Cela n'existe pas, c'est une invention de Colomb. On est Assiniboine, Crow, Hopi, Navajo, Seneca, ça oui. Encore une fois, il n'y a jamais eu de nation indienne. Hors de la tribu, point de salut » (p. 70). Alors, les militants amérindiens auraient-ils fait fausse route ? « Le combat pour la renaissance de l'identité perdue est tout à fait moderne. Il n'est pas particulier aux Indiens. On le retrouve partout, sursaut de l'individu contre la collectivité qui le banalise et le broie » (p. 71). Le mouvement d'émancipation amérindien contribue au grand phénomène nativiste qui ne cesse depuis de croître. Aujourd'hui, avec l'essor des casinos dans les réserves, de nombreux Étatsuniens se découvrent des ancêtres amérindiens dans l'espoir d'intégrer les tribus les plus prospères et de bénéficier de la manne financière...

Chantre de la Libération indienne et d'un retour aux structures traditionnelles, Vine Deloria a proclamé que « les formes sociales tribales ont, elles, toujours existé mais elles ont été étouffées. En les faisant renaître, les Indiens pourront non seulement redonner une nouvelle vigueur à leurs traditions, mais aussi expérimenter de nouvelles formes de vie sociale dont les Blancs auront à s'inspirer pour aborder le monde futur. Deloria rejoint ainsi toutes les renaissances régionalistes et fractionnistes, ce n'est pas bête. La tribalisation des Blancs, la recherche de l'identité à travers le clan reconstitué et même artificiellement créé, c'est peut-être une des rares échappatoires qui nous restent pour éviter l'écrasement de chacun par la collectivité » (p. 42). Identités et écologie convergeaient déjà dans le même combat essentiel contre l'uniformité mortifère.

Et si de ce séjour peau-rouge Jean Raspail en avait retiré une leçon, celle de la tribu, de la communauté réduite, dernier carré de la résistance ou de la survie ? Ne peut-on pas voir en filigrane des prolongements de ce périple marquant dans les réflexions, les histoires et les personnages de Jean Raspail perceptibles dans son célèbre article du

Figaro du 17 juin 2004, « La patrie trahie par la République », dans *Septentrion, Les Hussards, Sept cavaliers...*, voire *Sire?* Loin d'être un ouvrage en marge, *Journal peau-rouge* se situe donc au coeur de l'œuvre de Raspail, d'où son importance à être lu ou relu.

Georges Feltin-Tracol

Lectures françaises, n° 660, avril 2012

La vie des livres

La renommée d'écrivain de Jean Raspail s'est établie à partir de ses grands livres : *Le camp des Saints*, *Le jeu du roi*, *L'Anneau du pêcheur ou Sept cavaliers...* Mais il ne faut jamais oublier qu'il a commencé par être explorateur et directeur de voyages et expéditions pendant vingt ans (de 1950 à 1970) en Amérique et autres continents (1). Il en a conservé une importante connaissance des pays qu'il a traversés et surtout des populations qu'il a côtoyées. Il a publié sur cette question un certain nombre d'ouvrages, dont un *Journal peau-rouge (Mes livres voyages dans les réserves indiennes des Etats-Unis d'Amérique)*, en 1975, qui vient d'être réédité à bon escient car il permet de mettre fin à une légende : les Indiens d'Amérique ne sont pas un peuple mort ; Raspail les a connus et les a vus vivre : ils sont bien de notre époque et ils sont répartis en 300 tribus d'inégales importances. Ce qui fit dire au rédacteur d'une très sérieuse revue indianiste (*Round Up*) lors de la première parution du livre : « *Toutes ces tribus sont passées à l'ère moderne avec tous les problèmes que leur pose l'adaptation à la civilisation américaine qui les entoure. Certaines réussissent, d'autres moins, certaines acceptent, d'autres refusent, car il y a autant de réponses à cette question majeure qu'il existe de tribus indiennes.* »

Non sans mal et après avoir reçu quelques rebuffades dont il ne se cache pas, Raspail a tenu, pendant tout son périple de trois mois (mai à août 1974), un journal dans lequel il a noté ce qu'il a vu pour donner au lecteur un tableau de la façon dont se comportent aujourd'hui les Indiens sans tomber dans les travers et les clichés répandus par les trop nombreux « ethnologues à la graisse de bison » présentés comme celui qui « a fabriqué un piédestal, y a hissé l'Indien, puis le regarde d'en bas en se roulant dans la cendre. Il bat sa coulpe à se défoncer la poitrine et proclame que nous avons tout à apprendre de l'Indien, et d'abord le sens de la vie » !

Jerôme Seguin

(1) Raid automobile Terre de Feu- Alaska (1951-1952) ; Mission française d'études aux pays incas (1954). Auxquels s'ajoutent une quinzaine d'autres missions à travers le monde entier.

Réfléchir & Agir, n° 41, été 2012

Journal peau-rouge

Au printemps 1974, Jean Raspail séjourne un trimestre aux États-Unis afin de visiter d'est en ouest les réserves peaux-rouges. En explorateur avisé et en Européen inquiet du destin des siens, il porte un regard critique sur la situation des populations autochtones près d'un siècle après la fin des guerres indiennes. Son constat en sort contrasté. Dans son périple, il rencontre des situations fort variées. Si certaines réserves sortent de leur léthargie et deviennent de véritables micro-États (les Navajos, les Crows), d'autres sombrent dans une décadence ethnique et alcoolique généralisée. Au cours de son voyage, Raspail n'hésite pas à évoquer le fait racial. En effet, les Amérindiens sont très

intéressés par la question du sang. Cette problématique a pris aujourd'hui une acuité considérable avec l'enrichissement des tribus grâce aux casinos. Il n'est plus rare que des *Yankees* se découvrent des ancêtres amérindiens afin de bénéficier de la manne financière. Malgré le génocide pratiqué par les Étatsuniens, un terrible métissage et de nombreuses avanies politiques, les Amérindiens *demeurent*. Une belle leçon de résistance pour tous les peuples victimes de la grande homogénéisation globalitaire!

GFT
